

L’arbre qui cache une forêt de significations : l’exemple de don Juan Manuel

CONSTANCE CARTA

Université de Genève, Suiza

Constance.Carta@unige.ch

<https://orcid.org/0000-0003-4511-8857>

Don Juan Manuel (1282-1348), fils unique de l’infant don Manuel et de son épouse Béatrice de Savoie, neveu d’Alphonse X le Sage, est une figure exceptionnelle à plus d’un titre. Tout comme son savant oncle, Alphonse X de Castille, il sent qu’il a un rôle à tenir dans cette immense tâche qui consiste à conserver le savoir et à le transmettre, afin que l’homme puisse atteindre le seul et véritable but qui lui a été assigné, sauver son âme¹. On dit de lui qu’on ne peut séparer son génie des tourments qui ont marqué sa vie ; ce qui est vrai puisque, dans ses œuvres littéraires, il se fonde moins sur l’*auctoritas* de ses sources que sur son expérience personnelle et sa connaissance de la nature humaine (Juan Manuel 1995 : 42-43). Parmi la petite quinzaine de livres rédigés par ce noble personnage, livres dont un certain nombre a trait à la conservation du statut de sa classe sociale², il en est un qui s’intitule *Libro del conde Lucanor*, achevé en 1335.

La première partie de cet ouvrage, composé de cinq parties de longueur inégale que l’auteur nomme « livres », est la plus longue et la plus connue, car c’est également celle qui est passée à la postérité à travers des éditions imprimées : il s’agit du « *Libro de los enxiemlos* », qui met en scène, dans un récit-cadre à la manière des recueils de contes orientaux, un comte, Lucanor, et son conseiller, Patronio, dans un dialogue qui sert de prétexte à l’inclusion d’une cinquantaine d’*exempla* enchâssés, suivant une structure parfaitement bien conçue et respectée sans faille. Lucanor expose un problème et demande conseil à Patronio pour le résoudre. Il lui est toujours répondu avec une grande humilité, on lui assure qu’une personne aussi illustre que lui n’a pas besoin de conseil, mais on

¹ « Et commoquier que yo sé que algunos profaçan de mí porque fago libros, digo vos que por eso non lo dexaré [...]. Et pues en los libros que yo fago ay en ellos pro et verdat et non danno, por ende non lo quiero dexar por dicho de ninguno [...] », *Libro enſenido*, XXVI (Juan Manuel 2014 : 969-970).

² C'est le cas des *Libro de los estados*, *Libro del cavallero et del escudero*, *Libro de la caça*.

finit par lui raconter une histoire (les récits enchaînés) dont il pourra tirer un enseignement. C'est dans cette partie que se situe l'histoire « De lo que contesció al árvol de la Mentira », qui porte le numéro XXVI³.

Cette fable allégorique, qui a déjà attiré l'attention de la critique⁴, mérite que l'on s'attarde encore un peu sur le motif de l'arbre – véritable personnage à part entière d'une intrigue fondée sur le recours à la prosopopée –, dont le symbolisme du tout et de chacune de ses parties (branches, feuilles, fleurs, fruits, tronc, ombre, racines) est exploité par l'auteur de manière tout à fait suggestive, repoussant les limites de la simple comparaison et permettant d'ouvrir la signification du récit vers des interprétations complémentaires et, parfois, en apparence contradictoires⁵.

DE LO QUE CONTESCIÓ AL ÁRVOL DE LA MENTIRA

Dans l'*exemplum* XXVI du *Libro del conde Lucanor*, le comte a de graves soucis avec des hommes dont il sait qu'ils ne l'apprécient guère ; ce sont des personnes qui font un usage incessant du mensonge et qui sont d'autant plus dangereuses qu'elles savent masquer leur fausseté derrière de belles paroles. Lucanor ajoute qu'il pourrait les combattre avec leurs mêmes armes, faire de même (et aussi bien qu'eux) pour se défendre, mais il refuse d'agir ainsi car il sait que « la mentira es de mala manera, nunca me pagué della » (Juan Manuel 2014 : 795).

Patronio répond par un *exemplum* qui est « sin duda el que más directamente se refiere a la verdad como concepto » (Biaggini 2011 : 53) : Vérité et Mensonge, deux personnages allégoriques, décident de devenir compagnons⁶. Un jour, Mensonge, dont on nous annonce déjà qu'il est de nature plus turbulente (« acuçiosa ») que Vérité, propose de planter un arbre qui leur donnera des fruits et dont l'ombre les abritera quand viendra la chaleur. Vérité, dont on nous dit qu'elle est toujours de bonne volonté, confiante et même facilement crédule, trouve que c'est

³ L'auteur-narrateur conclut chaque récit de la manière suivante : « Et entendiendo don Iohan que este exemplo era muy bueno, fizolo escrivir en este libro et fizo estos viessos que dizien assí ». Dans le cas qui nous occupe, nous lisons les vers suivants : « Seguid verdad por la mentir foýr, / ca su mal cresce quien usa de mentir » (Juan Manuel 2014 : 798).

⁴ Citons ici seulement Serés (2022), qui inclut un état détaillé de la question dans son édition de l'œuvre de don Juan Manuel.

⁵ Je limiterai mon étude à l'arbre de l'*exemplum* XXVI du *Conde Lucanor* de don Juan Manuel, alors même qu'il existe bien d'autres arbres significatifs dans la littérature médiévale en général, et castillane en particulier ; citons, à titre d'exemple, les curieux arbres du Soleil et de la Lune qui apparaissent dans le poème du *Libro de Alexandre* (XIII^e siècle). Pour d'autres exemples, on peut lire Castillo Martínez (2012).

⁶ En espagnol, les deux termes sont féminins : il s'agit donc de deux bonnes amies qui décident de faire route ensemble. D'autre part, la majuscule, employée ici et par les éditeurs par convention, est bien sûr absente du texte original. La portée de ces deux aspects linguistiques, qui ne sont pas anodins, a bien été expliquée par Carlos Heusch (2014).

là une excellente idée. L'arbre est donc planté. Il est en pleine croissance lorsque Mensonge propose que chacun soit maître d'une partie de la plante : il élabore alors un discours rhétoriquement parfait dans le but de convaincre Vérité qu'il compte s'attribuer la partie la moins bonne de l'arbre, laissant à Vérité la meilleure. Mensonge annonce qu'il s'octroiera ce qui est au-dessus du sol : certes, cette partie fournira des fruits lorsqu'il y en aura et des branches qui serviront d'abri, mais ces bénéfices sont soumis aux caprices du temps (les températures extrêmes), aux caprices des hommes (qui couperont les branches et cueilleront les fruits) et aux caprices des animaux (oiseaux, rongeurs et autres bêtes sauvages qui viendront prendre leur part). Vérité se trouvera donc en possession des racines, c'est-à-dire de la meilleure partie puisque c'est celle qui assure la survie de l'arbre et qui se trouve à l'abri de tous ces dangers. Une fois le pacte établi, le texte souligne que Mensonge est très content de la tromperie dont il vient d'être l'auteur. Vérité s'en va donc vivre sous terre (« metíosse so tierra para vevir », Juan Manuel 2014 : 796), alors que Mensonge reste au-dessus, là où vivent les hommes. L'arbre pousse et devient magnifique : il se pare de grandes et belles feuilles, ainsi que de nombreuses fleurs aux couleurs éclatantes. Bientôt, les hommes apprennent que si l'on veut passer un moment agréable, il faut aller se reposer à l'ombre de l'arbre de Mensonge qui, par ses belles paroles et sa prestance, conquiert quiconque s'en approche. On assiste ensuite à la description des « prêches », si l'on peut dire, que Mensonge donne sous l'arbre car, nous dit le texte, grand est son savoir. Son savoir est tel, qu'il attire les gens de loin : on peut venir apprendre des mensonges simples, doubles et même triples⁷. Notre arbre attire beaucoup de monde : on y vient pour sa beauté, pour l'ombre qu'il dispense, pour l'enseignement de Mensonge surtout, sur les façons qu'il enseigne d'arriver à ses fins sans s'encombrer de morale. Ainsi, Mensonge est adulé et respecté par la plupart des hommes, il acquiert « un prestigio social máximo » qu'il partage avec ses suiveurs (Biaggini 11 : 54). Ceux qui refusent ses idées sont méprisés des autres ; pire, ils ont une piètre image d'eux-mêmes.

Pendant ce temps, Vérité est restée sous l'arbre avec ses racines. Elle est seule, malheureuse, sa vie est misérable : personne ne se soucie d'elle. Affamée, elle se décide enfin, pour ne pas mourir, à se nourrir des racines de l'arbre. Celui-ci, perdant peu à peu sa base, tient à peine debout. Un jour que Mensonge est occupé à dispenser son savoir aux hommes réunis à l'ombre avec lui, un grand vent se met à souffler et l'arbre tombe, faisant de grands dégâts dans sa chute, tuant et mutilant.

⁷ Les mensonges simples, et ici je paraphrase le texte de don Juan Manuel, c'est quand un homme dit à un autre : « Monsieur Untel, je vais faire cela pour vous », alors qu'il n'en a pas l'intention. Un mensonge double, c'est quand on jure une chose fausse ; c'est-à-dire quand on prête un serment qu'on sait qu'on ne tiendra pas. Enfin, le mensonge triple est celui par lequel on ment en disant la vérité : c'est là le mensonge le plus faux, le plus grave.

Mensonge lui-même est sérieusement blessé. L'arbre tombé permet à Vérité de sortir de terre et de se retrouver à l'air libre. Elle peut alors constater que ceux qui ont choisi la voie indiquée par Mensonge ont été punis. En fin de compte, la communauté rassemblée autour de l'arbre meurt à cause du mensonge dont elle s'est nourrie. Détail qui a son importance et sur lequel nous reviendrons : le narrateur spécifie que l'arbre tombe avant que ses fleurs « pudiessen levar fructo » (Juan Manuel 2014 : 797)⁸.

Le conseiller Patronio reprend ici le fil de son argumentation et établit une série de parallèles entre l'*exemplum* et le cas réel que lui a soumis le comte : « la mentira ha muy grandes ramas, et las sus flores, que son los sus dichos et los sus pensamientos et los sus fallagos, son muy plazenteros, et páganse mucho dello las gentes, pero todo es sombra et nunca llega a buen fructo » (Juan Manuel 2014 : 797). Le mensonge, tout comme la vérité, « relève autant de l'intellect que de l'action » (Heusch 2014 : 115). Patronio en conclut que Lucanor ne doit pas envier l'apparent succès de ses ennemis car, tôt ou tard, ils seront punis pour avoir usé du mensonge. Qu'il continue d'adhérer à la vérité⁹ et de la tenir en haute estime quoi qu'il advienne, car ce n'est qu'ainsi qu'il pourra sauver son âme et s'assurer une place au paradis au plus près du Créateur. Lucanor, comme toujours, suivra ces bons conseils et n'aura pas à s'en plaindre.

Il est vraiment regrettable que le manuscrit original ait brûlé au cours de l'incendie du monastère de Peñafiel, en 1749 : comment l'enlumineur avait-il choisi d'illustrer cette magnifique fable allégorique ? On peut imaginer, comme le fait Bernard D'abord, que l'arbre devait, à n'en pas douter, y figurer en bonne place : « si nos fijamos en el cuento CL26, evidentemente aparecería el árbol, con sus atributos míticos: raíces, tronco, ramas, hojas y flores, con toda su fuerza evocadora y sus recuerdos bíblicos del árbol del conocimiento » (Darbord 2015 : 128).

VÉRITÉ ET MENSONGE

Cet *exemplum* a été mis en relation avec un autre du même recueil, le XLIII, « De lo que contesçió al Bien et al Mal, et al cuerdo con el loco » (Juan Manuel 2014 : 845 et ss.)¹⁰ : il s'agit de « los únicos casos de abstracción alegórica del *Conde Lucanor*: la Verdad, la Mentira, el Bien y el Mal son personajes, o compañeros » (Darbord 2015 : 130). On

⁸ Cette image rappelle celle de la condamnation des faux docteurs dans la Bible : ils sont tels « des arbres de fin d'automne, sans fruits, deux fois morts, déracinés » (*Livre de Jude*, 12 ; *Second 21* 2016 : 809).

⁹ Pour une étude du concept de vérité dans les *exempla* de don Juan Manuel, voir Biaggini (2011).

¹⁰ À ce sujet, on peut lire Luongo (2006 : 169-183), Luongo (2008), Darbord (2015). On pourrait également rapprocher l'*exemplum* XXVI du *Conde Lucanor* du conte « El agua, el viento y la verdad » du *Libro del caballero Zifar*.

y reconnaît, en effet, le thème des deux compagnons, l'un bon et l'autre mauvais, se partageant de manière peu équitable les parties de différents ensembles : des moutons, des cochons, des navets et même une femme. Les deux récits ont de nombreux points communs et se rattachent tous deux également au motif folklorique des deux compagnons, l'un partisan de la vérité, l'autre du mensonge, tel que classifié par Tubach sous le n° 304 (TU 4283 ; Tubach 1969)¹¹. Ce thème est célèbre et apparaît à de nombreuses reprises au cours des siècles ; pour ne citer que quelques exemples, on le retrouve chez Odon de Chériton (27a, « De duobus sociis, uno uerace, alio mendace. Contra adulatores »), auparavant chez Phèdre (« De Veritate et Mendacio », « Simius Tyrannus »), également dans le Romulus (IV, 8, « Homines duo, fallax, verax, et simii ») (Cuesta Torre/Bizzarri/Darbord/García de Lucas 2017 : 233-243). Malgré l'intérêt que présenterait une comparaison entre ces différentes versions du thème, je ne veux pas m'y attarder car il est d'autres aspects de la fable de don Juan Manuel que je souhaite explorer ici.

En premier lieu, il faut reconnaître que le discours par lequel Mensonge dupe Vérité constitue en lui-même une pièce maîtresse de rhétorique : c'est un discours profondément trompeur, parce qu'il dit le faux en prêchant le vrai. C'est bien un cas de mensonge triple, qui a « la particularidad de depender solo del acto enunciativo [...], de las circunstancias de su enunciación, recepción e interpretación » (Biaggini 2011 : 56). En quelques lignes, il y est fait étalage d'un si grand nombre de figures de rhétorique, la construction de la pensée mensongère est si parfaite qu'elle illustre impeccablement le propos de notre auteur – dont on peut rappeler son attachement au langage, son amour des mots d'une langue castillane qui n'était devenue langue littéraire que depuis peu de temps (Juan Manuel 2014 : 3-5, *Prólogo general*). Voici, pour rappel, comment Mensonge convainc Vérité de choisir les racines :

Et la Mentira, dándol a entender con razones coloradas et apuestas que la raýz del árbol es la cosa que da la vida et la mantenencia al árbol, et que es mejor cosa et más aprovechosa, conseíó la Mentira a la Verdad que tomasse las raýzes del árbol que están so tierra et ella que se aventuraría a tomar aquellas ramillas que avían a salir et estar sobre tierra, comoquier que era muy grand peligro porque estaba a aventura de taiarlo o follarlo los omnes o roerlo las vestias o taiarlo las aves con las manos et con los picos o secarle la calentura o quemarle el grant yelo, et que de todos estos perigos non avía a soffrir ningunos la raýz. (Juan Manuel 2014 : 795)

On le voit, la démonstration se fait ici par l'exemple : constructions symétriques, allitérations, polysyndète, conduplication, antithèse,

¹¹ C'est le motif 613 dans Aarne/Thompson (1964).

homéotéleute etc., contribuent à faire de ce passage une illustration de ce que peut être un raisonnement séduisant orné de figures de rhétorique (Caldera 1966/1967).

Cette capacité à berner son interlocuteur par de belles paroles dans le but de s'assurer la meilleure place dans le monde fait penser à un type de sagesse qui a son origine en Orient et non en Occident, un type de sagesse que l'on retrouve dans le *Calila e Dimna*, traduit de l'arabe en castillan au milieu XIII^e siècle¹². Le contenu de cette œuvre dérive, originellement, du *Pañchatantra* (probablement V^e-VI^e siècle) et des paraboles des prédicateurs bouddhistes des premiers siècles de l'ère chrétienne, paraboles qui moralisaient sur les comportements humains en mettant volontiers en scène des animaux – peut-être par influence de la croyance en la métémpsychose. Cet ensemble de récits a traversé les pays et les siècles et est arrivé dans l'Occident chrétien par le biais de versions successives, l'Espagne formant un maillon essentiel dans cette suite de traductions. C'est ainsi qu'une conception de la sagesse un peu différente de celle qui était en vigueur dans la chrétienté apparaît parfois dans les textes (Carta 2018). La version castillane du *Calila*, traduction si fidèle à l'original qu'elle a servi aux chercheurs pour reconstituer des passages manquants de la version arabe¹³, conserve, par certains aspects, la conception sanscrite de la sagesse propre de la figure du conseiller et ce, bien qu'Ibn al-Muqaffa', le traducteur arabe du VIII^e siècle, ait ajouté quelques chapitres pour s'assurer que le machiavélique *Dimna* ne s'en tire pas à bon compte et soit condamné à mort pour toutes les ruses et les mensonges dont il a été l'auteur, ruses qui ont provoqué la mort d'innocents et dont il ne se repent à aucun moment.

Dans les miroirs aux princes hindous, en effet, ce que l'on enseignait, c'était l'art de s'accommoder des situations de la vie courante ; en particulier, à identifier les vraies motivations des personnes au-delà des apparences et à adapter une vérité générale aux contextes les plus divers : ce type de sagesse était appelé *nīti*. Et tant pis s'il fallait ruser. Complémentaire à la *nīti*, la simple connaissance des préceptes théoriques et des règles du bon gouvernement, énoncés sous forme de sentences mémorisables, était, elle, connue sous le nom de *artha*. On tend à traduire *nīti* par sagesse. Or, comme le précisait Georg Bossong (1979)¹⁴, il faudrait plutôt traduire ce terme par astuce ou intuition. L'astuce, cette manière d'exercer une sagesse instinctive, est propre, dans notre fable, au personnage de Mensonge : le texte le définit, en effet, au moyen de

¹² Cf. Alvar/Lucía Megías (2002 : 231-235) ; Cacho Blecua/Lacarra (1984) ; Döhla (2009).

¹³ La proximité des versions arabe et castillane a été remarquée dès le XIX^e siècle, au point que l'hypothèse d'une version latine intermédiaire est depuis longtemps écartée (voir Cacho Blecua/Lacarra 1984 : 14).

¹⁴ Voir aussi Geib (1969) (thèse de doctorat originellement soutenue en 1967 à la Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau).

l'adjectif « *acuçiosa* », du latin *acutia*, l'astuce, l'acuité, propre d'un esprit pénétrant et adroit. On y mentionne aussi les « *maestrias* », à prendre ici dans le sens d'astuces. Ces termes sont en totale opposition avec ceux qui qualifient le personnage de Vérité, « *cosa de grant fiança et de grand creençia* » (Juan Manuel 2014 : 795)¹⁵.

L'ARBRE : LE TROISIÈME PERSONNAGE DE LA FABLE ALLÉGORIQUE

La capacité d'invention de don Juan Manuel ne se limite pas à la construction d'un discours parfait et à l'imitation de motifs antérieurs, comme celui des deux compagnons. L'une des composantes qui attirent le plus l'attention dans cette fable allégorique est, à mon sens, l'utilisation qui est faite de l'arbre, lequel fonctionne ici presque comme un troisième personnage allégorique venant compléter une structure ternaire que l'on retrouve déjà à différents niveaux dans cette œuvre¹⁶.

La plupart du temps, dans les fables, l'arbre n'est qu'un élément du décor, un support pour quelque personnage qui doit y grimper. Par exemple, dans la fable ésopique du renard et du corbeau, dont on connaît la longue fortune dans les lettres européennes en général et françaises en particulier, le renard trompe le corbeau avec des paroles certes excessivement élogieuses, mais toujours empreintes de vérité. Cet aspect de l'histoire revêt un caractère particulièrement essentiel dans la version de cette fable que don Juan Manuel inclut dans son *Libro del conde Lucanor* (c'est l'*exemplum* V). Le discours du renard est, chez le noble castillan, particulièrement long et très articulé. Si je n'en retiens que la morale finale, elle dit ceci : « Et, señor conde Lucanor, parat mientes que maguer que la entençión del raposo era para engañar al cuervo, que sienpre las sus razones fueron con verdat. Et set cierto que los engaños et damños mortales siempre son los que se dizan con verdat engañosa » (Juan Manuel 2014 : 740). On voit que c'est là, vraiment, une des préoccupations fondamentales de notre auteur, qui a lui-même dû, sans doute, tout au long de sa vie, avoir affaire à des flatteurs et autres faiseurs de courbettes plus ou moins bien intentionnés.

Mais j'en reviens à l'arbre car, de l'arbre à l'humain, il n'y a qu'un pas, comme le rappelle Michel Pastoureau (2012 : 205-206)¹⁷ : un pas facilement franchissable en ce que le bois est un matériau vivant, fortement individualisé, comparable à l'homme ; il vit et il meurt, il a des

¹⁵ Carlos Heusch (2014 : 118) insiste sur « la géniale originalité de don Juan Manuel dans l'inattendue peinture de Vérité [...] c'est le mensonge qui séduit, qui nous attire, alors qu'a priori la vérité n'a rien d'attrayant ».

¹⁶ À commencer par les trois types de textes qui structurent l'œuvre : narratif (le recueil d'*exempla* de la première partie), parémiologique (les trois sections de proverbes), doctrinal (le traité final).

¹⁷ Voir également Pastoureau (1993).

maladies et des défauts. Bien qu'il soit le plus souvent un simple élément du décor, il existe dans la tradition occidentale plusieurs arbres qui ont une importance particulière ; c'est la preuve de la pertinence de cette présence lorsqu'elle se manifeste, comme chez don Juan Manuel. La Bible à elle seule renferme plusieurs centaines de références à l'arbre et au bois : on y a dénombré des dizaines d'espèces¹⁸ et de termes botaniques pour désigner les différentes parties des végétaux¹⁹, ainsi que pour désigner les lieux boisés, les différents usages du bois et les outils employés pour le travailler. Les commentaires des Pères de l'Église sur cette thématique sont également très nombreux, car nombreuses sont les paraboles et autres textes qui s'appuient sur une comparaison avec les espèces végétales (tel le *Cantique des cantiques*). Les arbres les plus significatifs sont l'arbre de Vie (figure de la sagesse, qui est un don de Dieu), l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal (qui parfois se confond avec le premier, comme chez don Juan Manuel²⁰), l'arbre sec ou du Bois de la Croix, l'arbre de Jessé, etc.²¹. On peut appliquer à tous ces arbres bibliques, ainsi qu'à celui de la fable XXVI du *Conde Lucanor*, ce que disait Daniel Devoto au sujet des oiseaux des *romances* ibériques – ces anciennes pièces lyrico-narratives – : « El examen de algunos de sus elementos constitutivos muestra el profundo valor psicológico de ciertos detalles que podrían considerarse a primera vista como puramente decorativos » (Devoto 1990 : 259).

En effet, l'arbre peut être considéré dans son ensemble, ou encore décomposé en une série d'éléments qui peuvent, le cas échéant, être pris isolément : je veux parler du tronc, des branches, des racines, des feuilles, des fleurs, des fruits et de l'ombre. Chacun de ces éléments véhicule un monde de connotations qui se croisent, se confondent, s'opposent ou se superposent. Un premier jeu de comparaisons associe les parties constitutives de l'arbre à celles de l'être humain ; don Juan Manuel, dans une autre de ses œuvres, le *Libro del cavallero et del escudero* (1326), l'exprime en ces termes :

Otrosi semeja el omne al arbol trastornado. Ca el arbol tiene la rayz en tierra et depues el tronco et depues las ramas, et en las ramas naçen las fojas et las flores et el fructo. Ca de la buena rays sale buen tronco, et del buen tronco salen buenas ramas, et de las buenas

¹⁸ Cèdre, olivier, figuier, pommier, cyprès, acacia, chêne, amandier, sycomore, palmier, grenadier, noyer, santal, hysope, térébinthe, genévrier, buis, ronces, chardon, roseau, et bien d'autres. On remarque que l'arbre que se partagent Vérité et Mensonge chez don Juan Manuel n'est pas spécifié.

¹⁹ Cep, souche, racine, feuilles, fruit, etc.

²⁰ *Libro de los estados*, lequel prend lui-même cette assimilation chez Alfonso X, *General Estoria. Primera parte*.

²¹ Au sujet, en particulier, des deux premiers, on peut consulter Fitter (1995 : 72-78) ; concernant l'arbre de Jessé, voir Gelin (2014 : 19). Pour plus d'informations sur l'arbre de Vie et les arbres du paradis, voir Dercks (2014) et Beart/Kusters (2014).

ramas salen buenas fojas et flores et buen fruto, et del mal arbol todo el contrario. [Et] **todas estas cosas conteçen en el omne. Ca la rays del omne es la cabeza, do esta el meollo que gobierna et faze sentir et mouer todo el cuerpo, et el tronco es el cuerpo, et las ramas son los mienbros, et las fojas et las flores son los cinco sesos corporales; et los pensamientos et las obras, el fruto.** Et si el meollo, que es [la] rayz, fuere de buena complission, todo el cuerpo, que es el tronco, segund razon deue ser de buena complission. (Juan Manuel 2014 : 410)²²

Reprendons maintenant un à un les différents éléments qui composent l'arbre. Sa caractéristique première est la verticalité, qui fait de lui l'*axis mundi*, un symbole de la transcendence comme attribut divin, c'est-à-dire de ce qui est au-delà du perceptible et de l'intelligible : « Presente en la literatura clásica, en relatos de viajes como el de Mandeville, en la materia alejandrina y en las Sagradas Escrituras, el árbol tiende sus ramas entre el hombre y el Más Allá en una compleja red de influencias retóricas y culturales » (Crocoll 2021 : 113)²³.

Avec ses branches tendues vers le ciel et ses racines qui s'enfoncent dans le sol, il est aisément compréhensible qu'on ait associé ses parties hautes au Paradis et ses parties basses à l'Enfer, connectant ainsi le monde terrestre connu de l'Homme avec les sphères célestielles et infernales ; on a d'ailleurs fait de même avec la figure humaine. L'arbre sec est une parfaite illustration de cette vision. Une de ses très rares représentations peut être observée dans la clôture du chœur de la cathédrale de Tolède, qui date de la fin du XIV^e siècle. Une autre se trouve sur un chapiteau du cloître de la cathédrale Sainte-Eulalie et Sainte-Croix de Barcelone. La première de ces deux représentations s'organise autour de la porte du Paradis terrestre et représente un épisode crucial de la Légende du Bois de la Croix. Chérubin, à gauche, permet à Seth, le fils d'Adam et Ève, de jeter un bref coup d'œil au jardin d'Éden : Seth y voit un arbre dénué de feuilles. Ses racines plongent en Enfer : nous voyons la gueule de Léviathan s'ouvrir en dessous, happant l'âme d'Abel. Les branches s'étirent au plus haut, portant un enfant, qui est le Christ à venir²⁴.

Ce qu'il est intéressant de constater, c'est que, dans la fable allégorique que don Juan Manuel met dans la bouche de Patronio, l'axe est inversé, preuve du caractère multiple, divers et parfois contradictoire de la symbolique que l'arbre peut revêtir. Souvenons-nous que Mensonge s'attribue les branches et laisse les racines à Vérité. L'exégèse qui en est faite par le conseiller de Lucanor conduit à comparer les grandes branches de l'arbre à quelque chose de négatif, ainsi que l'ombre

²² Chapitre XXXVIII: *Cómo el cavallero anciano responde al cavallero novel qué cosa es el omne.* Je souligne.

²³ Voir également Uría Maqua (1989) et Crocoll (2019).

²⁴ Sur la signification particulière, et complexe, de cet arbre, je renvoie à Delsouiller (2012) et Delsouiller (2010).

qu'elles créent : le côté obscur relié à l'Enfer apparaît donc bien, mais sous cette autre forme. « Todo es sombra » (Juan Manuel 2014 : 797), commentera d'ailleurs Patronio à la fin du récit.

Il est bien plus courant d'associer l'ombre des arbres à quelque chose de positif. Dans la Bible déjà, le jardin d'Eden est un *locus amoenus* où l'ombre des arbres constitue un abri et un lieu de plaisir chaste²⁵. L'arbre et son ombre sont un lieu de rencontre propice à la discussion : il sera courant de prêcher à l'ombre d'un bel arbre, ou encore d'y rendre la justice. Pour ne donner qu'un exemple – un exemple castillan –, voici ce qui est dit dans le prologue des *Milagros de Nuestra Señora* de Gonzalo de Berceo, composés vers la moitié du XIII^e siècle :

La verdura del prado, la olor de las flores,
las sombras de los árboles de temprados sabores,
refrescáronme todo e perdí los sudores:
podríe venir el omne con aquellos olores. (Berceo 2006 : 70)

Il en donne plus loin la clé d'interprétation anagogique²⁶ :

La sombra de los árboles, buena, dulz e sanía,
en qui ave repaire toda la romería,
sí son las oraciones que faz santa María
que por los peccadores ruega noche e día. (Berceo 2006 : 73)

Par opposition, le *locus amoenus* décrit par don Juan Manuel dans notre fable a tout, lui, d'un faux paradis. Ceux qui sont attirés par la beauté de l'arbre et par les leçons diaboliques que Mensonge y délivre, ceux qui se laissent leurrer par le côté trompeur des apparences, ceux qui n'ont pas la force de volonté et la sagesse d'un saint Antoine, vont en payer le prix.

Tous les éléments visibles de l'arbre, dans la fable de don Juan Manuel, servent cette interprétation : la beauté visible des larges feuilles rattachées aux fortes branches, celle des fleurs multicolores et des parfums qu'elles dégagent, l'ombre même, propice à la détente et à l'oisiveté, tout ce monde d'apparences est trompeur et mène à la perdition. Patronio, dans sa glose, dit bien au comte Lucanor que les fleurs de l'arbre correspondent aux paroles, aux pensées et aux flatteries mensongères ; elles donnent beaucoup de plaisir aux personnes qui les entendent, mais

²⁵ Curtius (1956, chapitre X) ; également, pour sa fonction protectrice qui fait de l'arbre un refuge, voir les motifs R311, F811.10.1 ou encore X1854 de Thompson (1975). Nous renvoyons le lecteur désireux d'en savoir plus sur ce topique littéraire aux études suivantes : Gómez de Liaño (1990 : 9) ; Franchini (1993) ; Rodríguez-Pantoja Márquez (1999) ; Haywood (2000) ; Lucchini (2006) ; Aguilar Perdomo (2010).

²⁶ Je me réfère ici au dernier des quatre sens de l'Écriture : sens littéral ou historique, sens allégorique, sens tropologique/moral et sens anagogique. Voir Lubac (1964).

ce plaisir passager et superficiel les éloigne de la salvation de l'âme (« et las sus flores, que son los sus dichos et los sus pensamientos et los sus fallagos, son muy plazenteros, et páganse mucho dellos las gentes », Juan Manuel 2014 : 797).

Vérité est sous terre, socialement isolée, cachée à la vue de tous, cachée en tout cas à la vue de toutes les personnes qui n'écoutent que Mensonge. Cela est conforme aux métaphores qui ont circulé pendant des siècles au sujet de la connaissance et de la sagesse ; citons, à titre d'exemple, la métaphore de la noix, que l'on retrouve notamment dans le *Calila e Dimna* du XIII^e siècle. Le savoir est une arme puissante, qu'il faut cacher pour qu'elle ne tombe pas entre de mauvaises mains ; celui dont l'entendement est insuffisant pour décrypter le sens caché des choses est semblable à l'homme qui ne peut tirer parti d'une noix parce qu'il ne sait pas qu'il doit en briser la coquille avant de la manger : « así como si ome levase nuezes sanas con sus cascás et non se puede dellas aprovechar fasta que las parta et saque dellas lo que en ellas yaze » (Cacho Blecua/Lacarra 1984 : 92). Briser la coquille de la noix, s'efforcer de trouver le sens caché, c'est ce que don Juan Manuel nous incite à faire tout au long de son *Libro del conde Lucanor*, depuis le premier livre qui est un recueil d'*exempla* jusqu'au dernier, en passant par cent quatre-vingts proverbes de difficulté croissante – la sagesse est toujours obscure pour le néophyte.

Vérité passera de l'ombre à la lumière une fois l'arbre tombé, probablement à la saison froide²⁷. Ce mouvement ascensionnel n'est pas sans rappeler celui du Christ, même si cette image d'une figure sortant de terre pourrait évoquer pour certains la scène un peu moins réjouissante du Jugement Dernier. Quoi qu'il en soit, Vérité finit toujours par triompher de ceux qui l'ont calomniée.

L'assimilation à l'arbre peut aller encore plus loin : en effet, la vérité, autrement dit la connaissance vraie, le savoir juste, est elle-même comparable à un arbre. Le *Livre des Proverbes* de la Bible (3, 18) dit : « La sagesse est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent, et ceux qui la tiennent ferme sont déclarés heureux ». C'est bien ce conseil là que donne Patronio à Lucanor : « aunque la verdat sea menospreciada, **abraçatvos bien con ella** [...], ca cierto seed que por ella [...] ganaredes la gracia de Dios porque vos dé en este mundo mucho bien et mucha onra paral cuerpo e salvamiento paral alma en el otro » (Juan Manuel 2014 : 798)²⁸.

On retrouve également l'image d'un arbre déraciné en lien avec la métaphore du savoir dans la littérature contemporaine de don Juan Manuel²⁹.

²⁷ En effet, « le détail sur l'ombre a son importance car cette fable passe également par une allégorie des saisons : c'est en été que l'arbre de Menterie est à son apogée, lorsqu'il fait donc très chaud et que les gens recherchent des endroits ombragés » (Heusch 2014 : 119).

²⁸ Je souligne.

²⁹ En tant que fils du frère du roi Sage, on peut supposer que don Juan Manuel avait accès

Dans les *Castigos del rey don Sancho IV*, qui datent de 1293, beaucoup des éléments de notre fable sont présents (f. 60v, chapitre XXX, 35-38) : le bon conseil est comme un arbre aux racines puissantes qu'un vent fort ne peut déraciner, contrairement aux œuvres des hommes qui se font sans conseil, qui sont telles des roseaux que le vent déracine et aplatis de sorte qu'ils ne se relèvent plus. De même, il est fait allusion aux choses bonnes et durables qui n'ont pas une belle apparence à leur commencement mais qui deviennent belles ensuite, alors que les mauvaises choses semblent en tout point parfaites puis déprisent.

Por eso dixo el rey Salomon: "Faz lo que fizieres con consejo e non te arrepentiras dello". Todos los fechos que se fazen por grand consejo e bueno son a semejança del arbol que ha fuertes rayzes, que derribar el grand viento non lo puede. Todos los fechos que se fazen sin grand consejo e bueno son a semejança de la cannauera, que non ha rrayzes, a que derriba luego en tierra pequeno viento quel de e depues non se puede leuantar. Las buenas cosas e duraderas son aquellas que de primero non parescen tan bien, e cada dia adelante parescen mejor. Las malas cosas que non duran son aquellas que de primero parescen fermosas, e cada dia parescen despues mas feas e van menguando e se desfazen e torrnan a nada. (Bizzarri 2001 : 233)

Dans le *Calila e Dimna*, que don Juan Manuel connaissait, le savoir est décrit explicitement comme quelque chose de caché sous terre ou comme quelque chose de sec, par opposition à ce qui est visible et de belle apparence. Nous lisons en effet ces phrases, qu'il est aisément de ramener à l'arbre de notre fable et à sa signification : « et semeja que el saber amaneçió soterrado e la neçedat esparzida [...] et semeja que la mentira naçió frutuosa et la verdat seca » (Cacho Blecua/Lacarra 1984 : 119).

Vérité sous terre, donc, avec les racines. Si l'arbre est une métaphore de la connaissance, les racines, qui engendrent l'arbre, sont le savoir, et les fruits de l'arbre sont les actions pleines de sagesse. On trouve cela fréquemment dans la littérature sapientiale médiévale. Par exemple, dans *Bocados de oro* (vers 1250), que don Juan Manuel devait aussi parfaitement connaître, on lit ceci : « El saber es spíritu e la obra es cuerpo, e el saber es raiz e la obra es ramo, el saber es engendrador e la obra es engendrada » (Crombach 1971 : 31). Comme l'a souligné Olivier Biaggini, l'arbre de la fable, qui représente le pacte qui lie Vérité et Mensonge, plutôt compagnons qu'antagonistes, pose

algunos problemas lógicos. ¿Acaso, significa esta alegoría que la verdad se sitúa a la raíz de la mentira o, dicho de otro modo, que la mentira es tan solo una ramificación retórica que se arraiga en la verdad? La idea

aux ouvrages de la *Cámara regia*, c'est-à-dire, en premier lieu, aux textes composés ou traduits par la volonté d'Alphonse X de Castille.

de contrato así como la imagen organicista del árbol sugieren que la mentira, más que una negación directa de la verdad, puede ser una forma de manipularla por la vía retórica. (Biaggini 2011 : 55)

Mais Vérité dévore les racines ; elle en prive l'arbre avant même qu'il ait pu donner des fruits. Nous avons là un indice clair que l'arbre de Mensonge ne peut que donner de mauvais fruits, s'il devait en donner. L'arbre de Mensonge est inutile, stérile, voué à la mort, de même que l'homme sot est incapable d'appliquer les préceptes de bonne conduite : « Seso sin saber es como árbol sin fructo » (*Libro de los cien capítulos*, vers 1285), « El seso sin el enseñamiento es como el árbol que non faze fructo » (*Bocados de oro*, vers 1250), « el saber sin el obrar es assí como el árbol sin fructo » (*Libro del cavallero Zifar*, vers 1300-1320)³⁰. La métaphore de l'arbre sans fruits, pour parler du savoir et de son utilisation, est très présente dans tous ces textes³¹.

Vérité vit sous terre et va se nourrir des racines, ce qui finit par provoquer la mort de l'arbre. Les racines sont rarement mentionnées dans la littérature, encore moins illustrées, sauf dans les herbiers³². Don Juan Manuel fait preuve d'inventivité en utilisant toutes les possibilités expressives de l'arbre pour les mettre au service du message qu'il désire transmettre. L'image de l'arbre qui meurt parce qu'on en ronge les racines est d'une très grande force. À mon sens, l'auteur a pu, pour cette idée, s'inspirer de deux récits très différents. Je livre ici deux hypothèses, en commençant par la moins convaincante. Il s'agit d'un passage de la Bible, du *Livre de Jonas*, livre 4, versets 5 à 8, en particulier 6 et 7.

5 Jonas sortit de la ville et s'assit à l'orient de la ville. Là il se fit une cabane et s'y tint à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait dans la ville. **6** L'Eternel Dieu fit croître un ricin, qui s'éleva au-dessus de Jonas, pour donner de l'ombre à sa tête et lui ôter son irritation. Jonas éprouva une grande joie à cause de ce ricin. **7** Mais le lendemain à l'aurore, Dieu fit venir un ver qui rongea le ricin, et le ricin sécha. **8** Au lever du soleil, Dieu fit souffler un vent chaud d'orient, et le soleil frappa la tête de Jonas au point qu'il tomba en défaillance. Il demanda la mort en disant: « La mort m'est préférable à la vie ». (Bible 2016 : 595)³³

Bien qu'on puisse y voir un parallèle assez frappant, ne nous y attardons pas et passons à un second récit qui exploite ce même thème des

³⁰ Une recherche dans le corpus diachronique de la langue espagnole (CORDE, Real Academia Española, <<https://www.rae.es/banco-de-datos/corde>>) nous permet de compiler ces exemples.

³¹ Ainsi que dans l'Ancien et le Nouveau Testament (par exemple, *Marc* 11, 12-14 et 20-22 ; *Mathieu* 7, 15-20).

³² À ce sujet, on peut consulter, par exemple, Laforet (2023).

³³ Je souligne.

racines rongées entraînant la mort. Il s'agit d'une fable qui a été reprise plusieurs fois au Moyen Âge ; dans la littérature castillane, elle apparaît notamment dans le *Barlaam y Josafat*³⁴ (Keller/Linker 1979 : 113-115) et à la fin de la partie introductory du *Calila e Dimna* (Döhla 2009 : 150-152). Il s'agit d'une allégorie de la vie de l'homme : celui-ci tombe dans un précipice ou un puits et se rattrape de justesse à des branchages. Ses pieds reposent sur les têtes de quatre serpents et un dragon attend qu'il tombe, la gueule béante. Voilà une situation assez inconfortable et dangereuse. Mais l'homme oublie tout cela dès qu'il aperçoit un peu de miel s'écouler d'une ruche située dans la roche. Il ne pense qu'à son plaisir immédiat, au point de ne pas remarquer que deux rongeurs, l'un blanc et l'autre noir, grignotent les racines des branches auxquelles il s'accroche, précipitant ainsi sa fin. Le puits ou précipice représente la vie sur terre, pleine de dangers et de situations inquiétantes ; les branchages, la vie de l'homme, qui ne tient qu'à un fil, ou plutôt qu'à une racine ; les quatre serpents qui le soutiennent, les quatre humeurs, qui deviennent poison lorsqu'elles ne sont plus en équilibre ; le dragon est une figure de la mort ; le miel, les plaisirs charnels dérivant des cinq sens ; enfin, le rongeur blanc représente le jour et le noir, la nuit, c'est-à-dire le temps qui passe et qui use notre corde.

Et vi que semejan en esto a un ome que con cuita et miedo llegó a un pozo, et colgóse dél, et travóse a dos ramas que naçieran a la orilla del pozo. Et puso sus pies en dos cosas a que se afirmó, et eran quatro culebras que sacaban sus cabeças de sus cuevas; et en catando al fondón del pozo vio una serpiente, la boca abierta para le tragar quando cayese. Et alçó los ojos contra las dos ramas et vio estar en las raízes dellas dos mures, el uno blanco et el otro negro, royendo siempre, que non quedavan. Et él, pensando en su fazienda et buscando arte por do escapase, miró a suso sobre sí et vio una colmena llena de avejas en que avía una poca de miel. Et comenzó a comer della, et comiendo olvidósele el pensar en el peligro en que estaba. Et olvidó de cómmo tenía los pies sobre las culebras, et que non sabía quando se le enseñarían, nin se le menbró de los dos mures que pe[n]savan de tajar las ramas, et quando las oviesen tajadas que caería en la garganta de la serpiente. Et seyendo así, descuidado et negligente, acabaron los mures de tajar las ramas et cayó en la garganta del dragón et pereció.

Et yo fize semejança del pozo a este mundo que es lleno de ocasiones et de miedos; et de las quattro culebras, a los quattro humores que son sostentimiento del ome. Et quando se le mueve alguna dellas, esle atal commo el venino de las bívoras o el tóxico mortal. Et fize semejança de los dos ramos a la vida flaca deste mundo et de los dos mures negro et blanco a la noche et al día, que nunca cesan de gastar la vida del ome. Et fize semejança de la serpiente a la muerte, que ninguno puede escusar.

³⁴ Voir aussi Arbesú (2023).

Et fize semejança de la miel a esta poca de dulçor que ome ha en este mundo, que es ver, et oír, et sentir, et gostar, et oler. Et esto le faz descuidar de sí et de su fazienda, et fázelo olvidar aquello en que está, et fázele dexar la carrera por que se ha de salvar. (Cacho Blecua/Lacarra 1984 : 120-121)

Il est temps de conclure. Dans l'*exemplum* XXVI du *Libro del conde Lucanor*, les deux compagnons Vérité et Mensonge se partagent un arbre, mais de telle manière que l'arbre est connu de tous pour n'appartenir qu'au plus mauvais d'entre eux. L'auteur du récit révèle l'étendue de ses connaissances littéraires et, dans le même temps, fait preuve d'une grande capacité d'invention : il reprend à son compte, mais en les transformant, toute une série de motifs et de symboles pour aboutir à une fable allégorique originale, complexe et savoureuse. Les nombreuses métaphores et les multiples interprétations sous-jacentes servent à la fois le propos narratif et l'intention de l'auteur, mais elles permettent aussi d'approcher le corpus de textes connus du noble castillan et d'étudier la manière dont il se les approprie pour créer une œuvre parfaitement originale.

Don Juan Manuel a été régent par deux fois ; lorsqu'Alphonse XI monta sur le trône, à seulement quatorze ans, notre auteur est éloigné de la cour et doit retourner sur ses terres. La décennie 1325-1335, une période très troublée de l'histoire politique de Castille, est extrêmement difficile pour lui, il craint alors même pour sa vie ; mais c'est également sa période de plus grande créativité artistique, puisque c'est dans ces années qu'il écrit, entre autres ouvrages, le *Libro del conde Lucanor*. Cette œuvre n'est pas un simple exercice littéraire : c'est la démonstration publique de sa supériorité intellectuelle sur tous les membres de la cour, une supériorité intellectuelle dont il était fier. Il fait preuve, à travers cette série d'*exempla*, de sa capacité à exposer des situations, à créer des personnages et à résoudre des problèmes. Sa maîtrise de l'art rhétorique est parfaite ; les distiques qui concluent chaque récit sont composés par lui, comme il le rappelle en intervenant directement à la fin de chaque unité, sans se cacher derrière ses personnages. Il sait versifier, il est d'ailleurs l'auteur d'un traité aujourd'hui perdu sur l'art de composer des vers (*De las reglas como se debe trovar*) ; partout, il révèle sa maîtrise de la langue, du mot, et un savoir supérieur même à celui de son oncle Alphonse X le Sage. Les membres de la cour sont relégués au second plan, lui-même acquérant un prestige plus grand. Concernant plus particulièrement son usage de l'arbre et de ses éléments constitutifs, on ne peut que souscrire au constat suivant : « Hier comme aujourd'hui, dans la littérature, les arts, la spiritualité, l'arbre est l'un de ces détails qui cessent de l'être dès lors qu'on leur prête attention, parce qu'ils savent ou peuvent nous faire penser, nous ravir, nous émerveiller » (Fasseur/James-Raoul/Valette 2010 : 13, « Introduction »).

BIBLIOGRAPHIE

Éditions

- ARBESÚ, David (éd.) (2023), *Vida de Barlán e Josafá*. Madrid: CSIC.
- BERCEO, Gonzalo de (2006), *Milagros de Nuestra Señora*. Michael Gerli (éd.). Madrid: Cátedra.
- BIBLE (2016), version Louis Second, *Segond 21*, Société biblique de Genève.
- BIZZARRI, Hugo Óscar (éd.), (2001), *Castigos del rey don Sancho IV*. Madrid/Frankfurt am Main: Iberoamericana/Vervuert.
- CACHO BLECUA, Juan Manuel et LACARRA, María Jesús (éd.) (1984), *Calila e Dimna*. Madrid: Castalia.
- CROMBACH, Mechthild (éd.) (1971), *Bocados de oro. Kritische Ausgabe des altspanischen Textes*. Bonn: Romanisches Seminar der Universität Bonn.
- DÖHLA, Hans-Jörg (2009), *El libro de Calila e Dimna (1251). Nueva edición y estudio de los dos manuscritos castellanos*. Zaragoza: Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo.
- JUAN MANUEL (2014), *Obras Completas*. Carlos Alvar et Sarah Finci (éd.). Valencia: Proyecto Parnaseo de la Universitat de València.
- KELLER, John Esten et LINKER, Robert W. (éd.) (1979), *Barlaam e Josafat*. Madrid: CSIC.
- SERÉS, Guillermo (2022), *El conde Lucanor. Edición y estudio*. Madrid: Espasa.

Critique

- AARNE, Antti et THOMPSON, Stith (1964), *The Types of the Folktales*. (FFC, 184). Helsinki: Indiana University.
- AGUILAR PERDOMO, María Rosario (2010), «“Espesuras y teximientos de jazmines”: los jardines en los libros de caballerías españoles, entre lo medieval y lo renacentista», *eHumanista*, 16, pp. 195-220. En ligne : <<https://www.ehumanista.ucsb.edu/volumes/16>> [consultation : 22/10/2024].
- ALVAR, Carlos et LUCÍA MEGÍAS, José Manuel (coord.) (2002), *Diccionario filológico de literatura medieval española. Textos y transmisión*. Madrid: Castalia.
- BARBU, Daniel; BORGEAUD, Philippe; LOZAT, Mélanie et VOLOKINE, Youri (éd.) (2013), *Mondes clos. Cultures et jardins*. ASDIWAL, revue génévoise d'anthropologie et d'histoire des religions (supplément 1). Genève: Infolio Éditions.
- BEART, Barbara et KUSTERS, Liesbet (2014), «The Tree as Narrative, Formal, and Allegorical index in Representations of the *Noli me tangere*», dans Pippa Salonius et Andrea Worm (dir.), *The Tree. Symbol, Allegory and Mnemonic Device in Medieval Art and Thought*. Turnhout: Brepols, pp. 159-186.

- BIAGGINI, Olivier (2011), «La falsa transparencia: ejemplaridad y verdad en *El conde Lucanor* de don Juan Manuel», *Voz y letra: revista de literatura*, 2/22, pp. 41-64.
- BOSSONG, Georg (1979), «Sémantique et structures textuelles dans le livre de *Calila et Dimna*. Essai de théorie textuelle appliquée», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 4, pp. 173-203. DOI: <https://doi.org/10.3406/cehm.1979.990>
- CALDERA, Ermanno (1966-1967), «Retorica, narrativa e didattica nel *Conde Lucanor*», *Miscellanea di Studi Ispanici*, 14, pp. 5-120.
- CARTA, Constance (2018), *Arquetipos de la sabiduría en el siglo XIII castellano: un encuentro literario entre Oriente y Occidente*. San Millán de la Cogolla: Cilengua.
- CASTILLO MARTÍNEZ, Cristina (2012), «El árbol protector y su representación en la literatura medieval y áurea», *e-Humanista*, 21, pp. 32-55. En ligne : <<https://www.ehumanista.ucsb.edu/volumes/21>> [consultation : 22/10/2024].
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain (1982), «Arbre», *Dictionnaire des symboles*. Paris: Robert Laffont/Jupiter, pp. 62-68.
- CROCOLL, Natacha (2018), «Paisajes y espacios en *El conde Lucanor*», dans Hugo Bizzarri (éd.), *Monde animal et végétal dans le récit bref du Moyen Âge*. Wiesbaden: Reichert Verlag, pp. 71-79.
- CROCOLL, Natacha (2019), «Los árboles como puentes hacia el Más Allá: dos yggdrasiles castellanos», dans María Jesús Lacarra (coord.), *Literatura medieval hispánica «Libros, lecturas y reescrituras»*. San Millán de la Cogolla: Cilengua, pp. 297-314.
- CROCOLL, Natacha (2021), *Los paisajes en la literatura castellana medieval (siglos XIII y XIV)*. [Thèse de doctorat]. Genève: Université de Genève (inédite).
- CROCOLL, Natacha (2024), *De qui toda la tierra paresce fasta'l mar. Los paisajes en la literatura castellana medieval (siglos XIII-XIV)*. San Millán de la Cogolla: Cilengua.
- CUESTA TORRE, Luzdivina; BIZZARRI, Hugo Ó.; DARBORD, Bernard et GARCÍA DE LUCAS, César (éd.) (2017), *La Fábula en la prosa castellana del siglo XIV: Libro del caballero Zifar; Conde Lucanor; Libro de los gatos. Una antología*. Murcia: Editum.
- CURTIUS, Ernst Robert (1956), *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*. Paris: PUF.
- DARBORD, Bernard (2015), «El tipo de los dos compañeros (AT 613), con un especial estudio de los ejemplos nº 26, 43, 48 del *Conde Lucanor*, acompañado de algunas consideraciones tipológicas sobre lo que es el cuento», *Revista de poética medieval*, 29 [María Jesús Lacarra (éd.), *El cuento medieval: cruce de cultura*], pp. 125-144.
- DELSOUILLER, Marlène (2010), «Images de l'arbre sans feuilles des cathédrales de Tolède et de Barcelone (XIV-XV siècle)», dans Valérie Fasseur, Danièle James-Raoul, Jean-René Valette (dir.), *L'arbre au Moyen Âge*. Paris: PUPS, pp. 85-104.

- DELSOUILLER, Marlène (2012), *L'iconographie de l'Arbre sec au Moyen Âge* [Thèse de doctorat]. Université de Lille.
- DERCKS, Ute (2014), «Two Trees in Paradise? A Case Study on the Iconography of the Tree of Knowledge and the Tree of Life in Italian Romanesque Sculpture», dans Pippa Salonius et Andrea Worm (dir.), *The Tree. Symbol, Allegory and Mnemonic Device in Medieval Art and Thought*. Turnhout: Brepols, pp. 143-158.
- DEVOTO, Daniel (1990), «Calandrias y ruseñores (sobre los versos siempre nuevos de los romances viejos)», *Bulletin hispanique*, 92/1, pp. 259-307.
- FASSEUR, Valérie; JAMES-RAOUl, Danièle et VALETTE, Jean-René (dir.) (2010), *L'arbre au Moyen Âge*. Paris: PUPS.
- FITTER, Chris (1995), *Poetry, space, landscape. Toward a new theory*. Cambridge: Cambridge University Press.
- FRANCHINI, Enzo (1993), *El manuscrito, la lengua y el ser literario de la Razón de amor*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- GEIB, Ruprecht (1969), *Zur Frage nach der Urfassung des Pañcatantra*. [Thèse de doctorat]. Wiesbaden: Freiburger Beiträge zur Indologie 2.
- GELIN, Marie-Pierre (2014), «*Stirps Jesse in capite ecclesiae*: iconographic and liturgical readings of the tree of Jesse in stained-glass windows», dans Pippa Salonius et Andrea Worm (dir.), *The Tree. Symbol, Allegory and Mnemonic Device in Medieval Art and Thought*. Turnhout: Brepols, pp. 13-33.
- GÓMEZ DE LIAÑO, Ignacio (1990), *Paisajes del placer y de la culpa*. Madrid: Tecnos.
- HAYWOOD, Louise M. (2000), «“La escura selva”: allegory in early sentimental romance », *Hispanic Review*, 68, pp. 415-428.
- HEUSCH, Carlos (2014), «Fable, fabulation et mensonge dans *El conde Lucanor* de don Juan Manuel», dans César García de Lucas et Alexandra Oddo (dir.), *Lectures de «El conde Lucanor» de don Juan Manuel*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 109-124.
- LAFORET, Alice (2023), *Connaissances de l'arbre au Moyen Âge. Savoirs et discours botaniques dans les encyclopédies, les herbiers et les textes agronomiques (xii^e-xv^e siècle)*. [Thèse de doctorat]. Grenoble: Université Grenoble Alpes. En ligne: <<https://theses.hal.science/tel-04532825v1>> [consulté: 22/10/2024].
- LUBAC, Henri de (1964), *Exégèse médiévale. Partie 2 : les quatre sens de l'écriture*. Paris : Aubier.
- LUCCIONI, Pascal (2006), «“Tempus amoenum” : le temps de la fabrication du paysage chez les poètes et les agronomes anciens », dans Odile Marcel (éd.), *Paysage modes d'emploi. Pour une histoire des cultures de l'aménagement*. Seyssel: Champ Vallon, pp. 90-101.
- LUONGO, Salvatore (2006), «*En manera de un grand señor que fablava con un su consegero*»: *il Conde Lucanor di don Juan Manuel*. Napoli: Liguori.
- LUONGO, Salvatore (2008), «*Axis libri*: l'albero della Menzogna e il bene e il Male nel *Conde Lucanor*», dans Paola Moreno et Giovanni Palumbo

- (éd.), *Autour du XV^e siècle: Journées d'étude en l'honneur d'Alberto Várvaro*. Liège: Presses universitaires de Liège, pp. 79-92. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pulg.6672>
- PASTOUREAU, Michel (éd.) (1993), *L'arbre. Histoire naturelle et symbolique de l'arbre, du bois et du fruit au Moyen Âge*. Paris: Le Léopard d'Or.
- PASTOUREAU, Michel (2012), *Symboles du Moyen Âge. Animaux, végétaux, couleurs, objets*. Paris: Le Léopard d'Or.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (s. d.), *Banco de datos (CORDE) Corpus diacrónico del español*. En ligne: <<http://www.rae.es>> [consulta: 22/10/2024].
- RODRÍGUEZ-PANTOJA MÁRQUEZ, Miguel (1999), «Pintar con la pluma. Descripciones de paisajes en la poesía latina medieval», *Cuadernos del CEMYR*, 7, pp. 95-113
- THOMPSON, Stith (1975), *Motif-Index of Folk-Literature: A Classification of Narrative Elements in Folktales, Ballads, Myths, Fables, Mediaeval Romances, Exempla, Fabliaux, Jest-books, and Local Legends*. Bloomington: Indiana University Press.
- TUBACH, Frederic C. (1969), *Index Exemplorum: A Handbook of Medieval Religious Tales*. Helsinki: Academia Scientiarum Fennica.
- URÍA MAQUA, Isabel (1989), «El árbol y su significación en las visiones medievales del otro mundo», *Revista de Literatura Medieval*, 1, pp. 103-119.

Recibido: 17/06/2024

Aceptado: 09/10/2024



L'ARBRE QUI CACHE UNE FORêt DE SIGNIFICATIONS :
L'EXEMPLE DE DON JUAN MANUEL

RESUMEN: El *exemplum* XXVI del *Libro del conde Lucanor* (1335) merece que nos detengamos en el motivo del árbol, tercer personaje por derecho propio de esta fábula alegórica –junto con las personificaciones de la Verdad y la Mentira, dos conceptos clave en la obra manuelina–. El simbolismo del árbol, y el de cada una de sus partes (ramas, hojas, flores, frutos, tronco, sombra, raíces), es explotado por don Juan Manuel de forma muy sugerente, traspasando los límites de la simple comparación: ello le permite abrir el sentido del relato a lecturas complementarias y, a veces, incluso en apariencia contradictorias. Este tupido bosque de metáforas e interpretaciones sirve tanto al propósito narrativo como a la intención del autor, pero también permite acercarse al corpus de textos conocidos por el noble castellano y estudiar el modo en que se apropiá de ellos para crear una obra altamente original.

PALABRAS CLAVE: Juan Manuel. *Conde Lucanor*. *Exemplum*. Árbol. Verdad. Mentira.

THE TREE THAT HIDES A FOREST OF MEANINGS:
THE EXAMPLE OF DON JUAN MANUEL

ABSTRACT: *Exemplum* 26 from the *Libro del conde Lucanor* (1335) deserves a closer look at the motif of the tree, which is a fully fledged character in this allegorical fable – alongside the personifications of Truth and Falsehood, two key concepts in Don Juan Manuel's work. The symbolism of the tree, and that of each of its parts (branches, leaves, flowers, fruit, trunk, shadow, roots), is exploited in a highly suggestive way, pushing back the limits of simple comparison: this allows to broaden the scope of the story to complementary and, at times, even seemingly contradictory interpretations. This dense forest of metaphors and meanings obviously serves both the narrative and the author's purpose, but it also allows us to approach the body of texts known to the Castilian nobleman, and to study the way in which he appropriates them to create a highly inventive work.

KEYWORDS: Juan Manuel. *Conde Lucanor*. *Exemplum*. Tree. Truth. Falsehood.